

Il est mort le 3 janvier 1875, des suites de trois congestions cérébrales qui se sont succédé entre 1871 et 1874 et qui l'ont terrassé avant qu'il eût fini de rédiger les tout derniers feuillets de son *Grand Dictionnaire Universel*. Il a été enterré au cimetière Montparnasse, sans que la nation l'honorât d'aucunes funérailles nationales qu'il eût pourtant méritées.

Mais sa renommée aussi vivace qu'une plante rhizomateuse a bien plus de prix que quelque mémorial que ce soit, et la jolie semeuse qui souffle les akènes d'un pissenlit, tout auréolée de la devise « Je sème à tout vent », reste la plus sûre et pérenne gardienne de sa mémoire. Ainsi symbolise-t-elle mieux que n'importe quel **émoticône** la propagation du savoir et de la langue française, en tout lieu, en tout temps et sous tous les climats. Créée par Eugène Grasset en 1890 pour agrémenter le Nouveau Larousse illustré, puis redessinée pour le lancement du Petit Larousse, elle est une inlassable prosélyte, qui, de sa grâce polymorphe entretient l'éternelle jeunesse de l'œuvre de Pierre Larousse, emblème intemporel de sa réussite.

Pourtant, entre le Nouveau Dictionnaire de la langue française de 1856 et notre Petit Larousse de 2017, que d'**avatars** a connus l'ouvrage ! Ô combien de difficultés à surmonter pour ce jeune instituteur bourguignon frais moulu* de l'école républicaine. **Fureteur** insatiable, esprit curieux et éclectique, héritier spirituel des Encyclopédistes - tout fils qu'il fût d'un père charron et d'une mère aubergiste, né dans une campagne reculée (le 23 octobre 1817) - il conçut très tôt le dessein ambitieux de révolutionner la pédagogie et de diffuser le savoir.

Auprès de son père d'ailleurs il a observé - sans le **télésnober** dirait un ado de notre époque - les gestes précis de l'artisan habile et il en a gardé l'idée tenace que la pratique complète utilement la théorie. Dans l'auberge de sa mère, il a mis en sa mémoire olfactive le fumet de ses plats, mais il a aussi contracté le goût de la lecture, et ce, grâce aux livres qu'il chapardait en jouant au **pirate** auprès des colporteurs de passage, lesquels véhiculaient de petits bouquins à quatre sous, comme ce *Robin Crusoé* qui l'a tant marqué.

Quoi qu'il en soit et quelque génial qu'il fût, son projet ne séduisit pas d'emblée. Il n'y eut pas moult célébrités du monde littéraire pour le saluer, exception faite de Victor Hugo et de Proudhon qui tous deux à maintes reprises l'encouragèrent et lui témoignèrent de l'admiration. On caquette, on cancanne, on braie dans les salons où pédants et fats se rencontrent pour crier bêtement au **canular** en se gaussant à l'envi : « Qui l'eût cru ? Qu'un petit instituteur de province veuille rivaliser de génie avec Diderot et d'Alembert ! Quelle incongruité ! Quelle outrecuidance ! ».

Qu'importe ! Que l'on caquette, que l'on cancanne, que l'on croasse même ou que l'on braie ici ou là, Pierre n'en a cure. Il a de l'entregent, il saura plaider sa cause. Il convainc d'abord sa compagne, qui ne sera pas la moindre de ses acolytes, puis, avec l'appui fort précieux de son ami Augustin Boyer, comme lui poyaudin, comme lui instituteur rebelle, alors, sans atermoiement pusillanime, il se lance dans l'aventure, obtient son brevet de libraire-éditeur et fonde une maison d'édition, la « Librairie Larousse ».

Pour s'épargner une fatigante vie de **nomade** entre Paris et Toucy il acquiert une petite propriété à Concy, près de la gare de Montgeron, qui facilite ses allers et retours entre campagne et capitale. Il y **héberge** des collaborateurs auxquels il fait goûter les produits de son terroir, les asperges entre autres, son plat **favori**.

Cependant, quand les **nuages** pécuniaires s'amoncelèrent Augustin racheta la librairie et laissa Pierre seul maître à bord de son « vaisseau-fantôme ». Il ne croyait plus, lui, à l'arrivée au port, c'est-à-dire** à la finition des quelque vingt-deux-mille-sept-cents*** pages qui constitueront pourtant bel et bien le G.D.U.

Cela dit, leur amitié quasi syllogistique, conséquente des prémisses enliées qu'étaient leur commune formation d'instituteur et leurs convictions viscéralement républicaines, ne souffrit pas de cette dichotomie. Une fois rachetée la Librairie, Augustin continuera de diffuser généreusement tous les ouvrages de son ami Pierre et sauvegardera fidèlement l'appellation de la « Maison Larousse ».

Voilà un raccourci de l'édifiante histoire du cher lexicographe bourguignon de la naissance duquel nous célébrons le bicentenaire.

Certes on ne lui fit pas de funérailles nationales, mais bien plus et bien mieux qu'aucun bail emphytéotique ne l'eût pu faire, la postérité s'est chargée d'assurer au fondateur de la Maison Larousse une telle gloire posthume que son patronyme est devenu un nom commun synonyme de dictionnaire.

Ouvrir son Larousse c'est découvrir l'univers.

Pauline MASSENOT-MAURAGE

Les mots écrits en rouge sont les dix mots de l'opération « Dis-moi dix mots ».

NB

* *frais émoulu* est en vérité une déformation de l'expression « au fer émoulu » = fer aiguisé [émoudre (= aiguiser cf. le rémouleur) est un composé du verbe moudre, avec le préfixe latin e/ex indiquant la sortie]. Personnellement, je préfère l'expression *frais moulu*, métaphore du café - ou autre grain - au sens de "qui sort tout juste de son moulin", plus imagée, et que les traducteurs d'ouvrages de pays étrangers et notamment des ouvrages de l'anglais au français utilisent désormais.

** *c'est-à-dire* avec tirets est la forme correcte. On y maintient les tirets pour éviter la confusion avec la locution « c'est à dire » et son infinitif d'obligation, comme on le fait pour le « peut-être » adverbial évitant la confusion avec « il ...peut être...».

Les tirets*** sont maintenant usuels depuis 1990.